

Pierre Franklin TAVARES

SAINT AUGUSTIN

Entre Mémoire et Souvenir
Matériaux pour l'ontologie du Sous-Venir

Pierre Franklin TAVARES

SAINT AUGUSTIN

Entre Mémoire et Souvenir
Matériaux pour l'ontologie du Sous-Venir

Du même auteur

- Sur la Crise ivoirienne,
Considérations éparses
NEI, Abidjan, 2005

- Science de la Ban-Lieue,
Essai sur l'insociable sociabilité des banlieues françaises,
Manuscrit-Université, Paris, 2006

- Le Livre des Sodades,
Recueil de poèmes
Manuscrit-Université, Paris, 2006

- Nicolas Sarkozy : Relire le Discours de Dakar,
NEI-CEDA, Abidjan 2008

- *La Conspiration des médiocres*,
Ils ont pris le pouvoir partout en France,
Éditions d'Orgemont, Amazon, Paris, 2018.

- *Poésie et Créole chez Eugénio Tavares*,
Poétologie et essai sur le Mal d'amor,
Éditions d'Orgemont, Amazon, Paris, 2018.

- *Saint Augustin, entre mémoire et Souvenir*,
Matériaux pour l'ontologie du Sous-Venir,
Éditions d'Orgemont, Amazon, Paris, 2018.

*À mes deux sœurs,
Lucette et Marie-Françoise,
En rappel de leur garde mémorable du Souvenir.*

Vivre, c'est s'obstiner à achever un souvenir

René Char

**PROLÉGOMÈNES
À L'ÉTUDE DU SOUVENIR**

Avec Platon, la Mémoire devient le pivot de ce qui, bien après lui, sera nommé *Métaphysique* en tant que trait distinctif de la pensée occidentale et par la suite son mode de pensée unique et majeur. Tel est le destin civilisationnel sorti du jet initial grec.

C'est selon le dépliement continu, le plus vaste et le plus profond de la Mémoire, en Occident, que Raison et Métaphysique finiront par se confondre.

La Raison est ainsi devenue la Métaphysique de la Mémoire. Cette formule peut aussi s'énoncer autrement : la Mémoire est la Raison de la Métaphysique ou encore la Métaphysique est en elle-même la Mémoire de la Raison.

La *Critique de la raison pure* de Kant, en dépit ou en raison de son mode de protestation, s'inscrit dans cette orbite. Car sa réfutation de la *dogmatique*¹ qui restreint et contient les pouvoirs (facultés) de la Raison à l'étude des

¹ La *dogmatique* est la conception philosophique selon laquelle « tout ce qui est », autrement dit toute chose, tout *étant*, y compris l'Être lui-même, est susceptible d'être connu et expliqué, à partir des principes, soit par démonstration mathématique, par la validité d'un syllogisme et la causalité (toute cause a son effet). La vérité, dans cette approche, est une saisie complète de l'étant dans son universalité et de l'Être comme totalité (« en soi » ou absolu).

phénomènes² (aux étants) et, en cela, leur interdit l'accès aux « choses en soi » (l'Être, l'Inconditionné, l'absolu) reste, en son fond, un exercice d'allègement de cette Mémoire platonicienne, tandis que, tout au contraire, le « système » spéculatif et dialectique de Hegel reste la plus somptueuse description logique et philosophico-historique de cette Métaphysique de la Raison. Kant affaiblit donc à dessein la Mémoire. Il en limite la force, mais pour accroître la visée première et le rôle qu'il attribue à *l'imagination transcendante*. Ce fait est perceptible dans l'introduction de la *Critique de la raison pure*, notamment dans le passage où Kant affirme implicitement que si la Mémoire est certes indispensable à l'exercice de la pensée, pour autant sa fonction consiste en la mémoration ou la remémoration³ de ce qui lui apparaît *a priori* et dans l'expérience.

Ce faisant, Kant s'éloigne de Platon qui, dans trois de ses écrits, le *Timée*, le *Critias* et le *Menon*, met au jour et donne une forme stable à la Mémoire, lui conférant alors une grande puissance et, acte majeur, en fait le socle doctrinal de toute connaissance véritable, le fondement ultime de tout savoir vrai. Ainsi, dans le *Timée*, il sollicite

² Kant : « L'effet produit par un objet sur la capacité de représentation, dans la mesure où nous sommes affectés par lui, est une *sensation*. L'intuition qui se rapporte à l'objet à travers une sensation s'appelle *empirique*. **L'objet indéterminé d'une intuition empirique s'appelle *phénomène*** », *Critique de la raison pure*, traduction, présentation et notes, par Alain Renaut, 3^{ème} édition corrigée, GF-Flammarion, Paris, 2006, p. 117.

³ Kant : « **Si, tandis que je compte, j'oubliais que les unités qui sont maintenant sous mes yeux ont été peu à peu ajoutées par moi les unes aux autres, je ne connaîtrais pas la production du nombre** par cette addition successive de l'unité à l'unité, ni non plus par conséquent le nombre ; car ce concept ne trouve sa consistance que dans la conscience de cette unité de la synthèse », *Op. Cit.*, p. 187.

et met à l'épreuve la capacité mémorante de la Mémoire chez Critias le jeune. Il l'engage alors, par un effort mental, à se remémorer l'intégralité du récit sur l'Atlantide que celui-ci affirme avoir entendu, quand il était enfant, et de la bouche même de Solon le contant à son père. Mais, alors de faible mémoire, Critias le jeune n'en fera qu'un rendu fort partiel et bien incomplet. Il en ira tout autrement dans le *Critias*, où la Mémoire, de nouveau mise à l'épreuve, est désormais dans la plénitude de sa capacité mémorante. Critias le jeune s'y remémore alors la totalité du récit sur l'Atlantide que Platon semble avoir consigné avec grande minutie, sauf à accepter les deux réserves exprimées par Plutarque dans les *Vies parallèles*⁴. Il est permis de dire que, sur le plan doctrinal, le récit de l'Atlantide se densifie, lors du passage du *Timée* au *Critias*, et de la sorte marque le triomphe de la Mémoire comme puissance absolue. Axiome épistémologique : tout est « remémorable ». En raison de quoi, pour Platon, tout passé (même oublié) est susceptible de *re-devenir* (un) présent. Un tel processus psychologique, Ricoeur le nomme *présentification*⁵. De cette infinie force de la Mémoire exposée dans le *Critias*, le *Ménon* apportera la démonstration mathématique par la déduction progressive (démarche syllogistique) des règles mathématiques, en interrogeant un jeune grec qui ne les avait jamais apprises.

La Mémoire, lorsqu'elle est affûtée, conduit donc au savoir de l'oubli et de l'oublié ainsi qu'à la connaissance du vrai, du suprasensible, de l'universel et de l'absolu, même

⁴ Plutarque, *Vies parallèles*, coll. Quarto, Éditions Gallimard, Paris, 2001, p. 202 et p. 221.

⁵ Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, coll. Points, Éditions du Seuil, Paris, 2000, pages 59 à 60.

chez un « ignorant » qui, dans une autre vie, a dû les acquérir et, sans s'en douter, les a enfouies en lui, comme autant d'idées innées. À cet égard, un « ignorant » n'est qu'une personne qui n'a pas encore scruté la Mémoire. En ce sens, pour Platon, l'expérience humaine fondamentale est cet exercice-là, comme le soulignera si bien Hegel, quand il évoquera l'idée de Souvenir dans ses leçons sur Platon.

Au vrai et depuis, aucune doctrine n'est parvenue à sortir de cet horizon philosophique et, moins encore, à se libérer de cette emprise platonicienne. En effet, toutes les doctrines ont ou bien renforcé ou bien amoindri l'énoncé platonicien initial. Il ne subsiste donc entre elles que des différences de degré de force qu'elles accordent à la Mémoire. Excipons de ce qui est dit trois exemples : Leibniz, Kant et Heidegger.

Le premier, Leibniz, rappelle sa dette cognitive à l'égard de Platon, tout en soutenant la validité universelle de sa Maïeutique qui repose sur sa doctrine des « idées innées ». Ainsi, en matière de théorie de la connaissance, il le dit de façon claire : *Et rien ne nous saurait être appris, écrit-il, dont nous n'ayons déjà dans l'esprit l'idée qui est comme la matière dont cette pensée se forme. C'est ce que Platon a excellemment bien considéré, quand il a mis en avant sa réminiscence qui a beaucoup de solidité, pourvu qu'on la prenne bien, qu'on la purge de l'erreur de la préexistence, et qu'on ne s'imagine point que l'âme doit avoir su et pensé distinctement autrefois ce qu'elle apprend et pense maintenant [...]*

Ce qui fait voir que notre âme sait tout cela virtuellement, et n'a besoin que d'animadversion pour connaître les vérités, et, par conséquent, qu'elle a

*au moins ses idées dont ces vérités dépendent. On peut même dire qu'elle possède déjà ces vérités, quand on les prend pour les rapports des idées*⁶.

Il saute aux yeux du lecteur averti que, dans ces lignes, Leibniz parle du « souvenir » et non de la Mémoire. Plus encore, dans un autre passage, il insiste de nouveau sur la force du « souvenir », quand après avoir souligné l'absence de pensée chez l'animal, il affirme : *Mais l'âme intelligente connaissant ce qu'elle est, et pouvant dire ce moi, qui dit beaucoup, ne demeure pas seulement et subsiste métaphysiquement, bien plus que les autres, mais elle demeure encore la même moralement et fait le même personnage. Car c'est le souvenir, ou la connaissance de ce moi, qui la rend capable de châtiment ou de récompense. Aussi l'immortalité qu'on demande dans la morale et dans la religion ne consiste pas dans cette subsistance perpétuelle toute seule qui convient à toutes les subsistances, car, sans le souvenir de ce qu'on a été, elle n'aurait rien de souhaitable*⁷.

On peut voir deux raisons dans le fait qu'en matière d'acquisition du savoir, Leibniz parle plus volontiers du « souvenir » que de (la) Mémoire. Tout d'abord, comme protestant, sans doute est-il plus enclin à réduire la place de la Mémoire. Ensuite, et dans le prolongement de la considération précédente, son attention semble se porter vers le *Menon* plutôt que vers le *Timée* ou le *Critias*, deux textes dans lesquels on saisit en acte le *ressouvenir* (ou la *réminiscence*) qui se transforme en Mémoire prodigieuse.

⁶ Leibniz, *Op. Cit.*, § 26. Leibniz récuse, cependant, la métempsychose de Platon, la conception d'une transmigration des âmes.

⁷ Leibniz, *Op. Cit.*, § 34.

Il n'est donc pas étonnant que, à l'appui de son exposé, Leibniz rappelle l'extrait du *Menon* relatif à la puissance pédagogique de la réminiscence⁸. Sous ce double rapport, on peut dire que Leibniz s'inscrit dans le courant des platoniciens qui amoindrissent la place, la fonction et le rôle de la Mémoire, pour ne parler que du « souvenir ».

Le second, Kant, ramène la Mémoire à la fonction de magasin des représentations non sensibles et sensibles, une sorte de garde-manger de l'esprit, et renvoie la faculté cognitive à l'élaboration des quatre « catégories pures », qu'il édicte⁹ comme *concepts purs de l'entendement* et obtenus par *déduction transcendantale*.

Le troisième, Heidegger, se situe tout à l'opposé, alors qu'il loue Kant. Il s'est enthousiasmé à la lecture de la *Critique de la raison pure* qui limite les pouvoirs de la Raison et confère une fonction centrale à *l'imagination transcendantale* et à son action de synthèse¹⁰. Or cet enthousiasme ne s'accorde que peu avec toute l'exaltation de la Mémoire développée dans *Qu'appelle-t-on penser ?*

⁸ Leibniz : l'exemple du « petit garçon qu'il [Platon] mène insensiblement à des vérités très difficiles de la géométrie touchant les incommensurables, sans rien lui apprendre, en faisant des demandes par ordre et à propos », *Op. Cit.*, § 26.

⁹ Kant : 1) *De la quantité* (unité, pluralité, totalité) ; 2) *De la qualité* (Réalité, Négation, Limitation) ; 3) *De la relation* (Inhérence et subsistance, Causalité et dépendance, Communauté) ; 4) *De la modalité* (Possibilité – Impossibilité, Existence – Non-existence, Nécessité – Contingence), *Op. Cit.*, p. 163.

¹⁰ Kant, 2. *De la synthèse de la représentation dans l'imagination*, in *Op. Cit.*, p. 180, et 3. (A 103) *De la synthèse de la reconnaissance dans le concept*, in *Op. Cit.*, p. 181. Kant précise : « J'entends alors par synthèse, dans la signification la plus générale, l'action d'ajouter différentes représentations les unes aux autres et de rassembler leur diversité dans une connaissance », in *Op. Cit.*, p. 161.

qui, au contraire de la *Critique de la raison pure*, affirme l'identité totale, la coïncidence absolue, entre Mémoire (Mnémosyne) et Pensée. Les deux y sont le Même.

Ainsi, Heidegger qui, d'un côté, se déclare « fidèle » à la tradition de *l'appel* du matin grec, et qui affirme que penser consiste exclusivement dans cette fidélité, comme obéissance ou obédience, Heidegger, d'un autre côté, porte l'énoncé platonicien à son comble. Il en est le dernier haut représentant. À cet égard, *Qu'appelle-t-on penser ?* vaut comme l'ultime auto-saisie complète de la Mémoire par elle-même. Penser, y dit-il, c'est faire Mémoire.

Nous avons passé en revue la place de la Mémoire chez trois grands penseurs. Mais qu'était la Mémoire dans les temps qui précèdent le tournant platonicien ? Mémoire s'appelait Mnémosyne, une déesse et non des moindres, puisque, personnification de la Mémoire, elle était l'une des épouses fameuses de Zeus et surtout mère des Muses¹¹. Au reste, dans les mythologies, il était dévolu à ses neuf filles l'organisation, l'architectonique et les variétés du savoir¹² en une totalité. Dès l'époque archaïque grecque, on voit donc la Mémoire porter et garder l'ensemble de la connaissance. L'Occident ne se départira plus jamais de cet élan primitif qui lie Mémoire et connaissance. Aussi, en Occident et d'abord chez les Grecs, le mythe s'élabore et se transmet-il comme la *pré-*

¹¹ Joël Schmidt, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Larousse, Paris, 1993, p. 139.

¹² Joël Schmidt : « elles présidaient aux différentes formes de la poésie. À Clio revient l'Histoire, à Euterpe, la Poésie lyrique, à Thalie on attribue la Comédie, à Melpomène la Tragédie ; Terpsichore inspire la Danse, Érato la Poésie érotique, Polymnie l'Hymne ; à Uranie on accorde l'Astronomie et à Calliope la Poésie épique », *Op. Cit.*, p. 141.

figuration de l'organisation du savoir. C'est pourquoi, alors qu'il institue la Métaphysique comme Mémoire de la Raison, Platon en fait encore bel usage. La Mémoire chez Platon accomplit (le dessin initial de) Mnémosyne.

Et la force de Mnémosyne est conservée. Elle reste même la référence première, même de nos jours. En effet, c'est encore dans la tradition de Mnémosyne et des Muses que Ricoeur s'inscrit, lorsque deux mille cinq-cents ans après Homère, alors même qu'il évoque la haute « fonction matricielle » de la mémoire, il rédige ces mots : « mon livre est un plaidoyer pour **la mémoire comme matrice d'histoire**, dans la mesure où elle **reste la gardienne de la problématique du rapport représentatif du présent au passé** »¹³. En effet, avec une grande clarté, il reprend et réactualise le lien cognitif qu'Homère et les Grecs avaient établi entre Mnémosyne (Mémoire) et l'une de ses neuf filles, la muse Clio « patronne de l'Histoire »¹⁴. On le voit, pour Ricoeur, c'est en tant que *gardienne* que Mnémosyne tient sous bonne garde toute la relation présent-passé que sa fille bâtit, représente et entretient. La filiation est ici naturelle : la mère est antérieure à la fille, elle confère la légitimité à son activité, ce qui revient à admettre que la Mémoire est la maternité de l'Histoire.

¹³ Paul Ricoeur, *De la mémoire et de la réminiscence*, in *Op. Cit.*, p. 106.

¹⁴ Joël Schmidt : « Le nom de cette Muse dérive d'un mot grec qui signifie "fêter, célébrer", pour chanter la gloire des guerriers et la renommée d'un peuple. De ce fait, on lui a rapidement attribué le rôle de patronne de l'Histoire. Elle tient dans la main droite soit une trompette pour proclamer les hauts faits, soit une cithare pour chanter les exploits des héros, ou encore une clepsydre, emblème de l'ordre chronologique des événements », *Op. Cit.*, pages 55 – 56.

La psychanalyse conçue par Freud est aussi dans cet horizon. L'inconscient y est la Mémoire de tout le refoulé, le magasin de l'ensemble des désirs refoulés et le lieu sans lequel le complexe de castration, qui en est la matrice, ne serait d'aucune efficace. Le « Ça » freudien se tient dans les tréfonds de la Mémoire.

Le *Surhomme* de Nietzsche¹⁵, celui qui refuse tout « ressentiment à l'égard du temps et son "il y avait" », relève de la Mémoire. Car, sa faculté d'oubli de tout passé, n'est rien d'autre qu'une réduction de la Mémoire. Certes, Nietzsche affaiblit au plus haut point la Mémoire, en accordant à la *faculté d'oubli* un rôle déterminant et une fonction prépondérante, pour que soit son Surhomme ; mais jamais il prétend supprimer toute (la) Mémoire. Son approche de la Mémoire est quantitative et, par suite, elle est réductible. Et même, dans ce cas, Nietzsche semble ne pas s'apercevoir que l'oubli lui-même est interne et propre à la Mémoire, comme nous le verrons avec Saint Augustin. Et, au fond, qu'est-ce que *l'Éternel retour du même*, sinon la Mémoire du même, qu'appelle *la volonté de puissance* ? *Le même*, c'est la Mémoire. *Le retour*, c'est l'efficacité de l'oubli. Au fond, Nietzsche décline donc l'Être à partir de la Mémoire. C'est pourquoi il demeure encore au sein de la Métaphysique.

Sans le tournant platonicien, pas de Nietzsche et de *Surhomme*, pas de Freud et sa psychanalyse. Et si l'un et l'autre étaient partis du Souvenir et non de la Mémoire comme repoussoir ou point d'appui, ils eurent sans doute pensé le monde tout autrement.

¹⁵ Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduit par Marthe Robert, coll 10-18, Union Générale d'Éditions, Paris, 1958.

L'informatique est un autre domaine de la Mémoire. Depuis plus d'un demi-siècle, elle accroît continument son emprise sur le monde. Elle est en passe de devenir l'ultime *cybernétique* (science de gouvernement des hommes). Or elle opère comme un calque technique ou plus exactement comme une externalisation (objectivation) de la Mémoire. C'est l'idée platonicienne de stockage qui y est reprise et est à l'œuvre. En outre, fait frappant, ce système reproduit pour ainsi dire toutes les fonctions, les activités et parfois même emprunte les mots de Saint Augustin relatifs à la Mémoire.

Pour s'en convaincre, il suffira le rappel de quelques généralités. La Mémoire, c'est certes Platon mais bien plus encore c'est Saint Augustin, tout spécialement en matière informatique. Et comment donc ?

Le *disque dur* qui, soulignons-le, est une *mémoire de masse magnétique* avec son infinie capacité de *stockage d'éléments non volatiles*¹⁶, c'est encore du Saint Augustin qui est le premier à présenter et à décrire la Mémoire sous la forme d'une mémoire de masse.

L'informatique a deux grands types de mémoire : tout d'abord, la *mémoire vive*¹⁷, qui peut être « statique »¹⁸

¹⁶ Une mémoire de masse est dite « non volatile » lorsque ses données stockées ne s'effacent pas, en cas d'arrêt d'alimentation électrique.

¹⁷ La *mémoire vive* devient une *mémoire volatile* (non rémanente, temporaire, à court terme), lorsque, sans alimentation électrique, elle perd aussitôt ses données enregistrées.

¹⁸ Sous tension électrique, elle n'a pas besoin de renouvellement périodique (rafraichissement) pour garder son stock de données.

ou « dynamique »¹⁹, ensuite, la *mémoire morte*²⁰, de mode *non volatile*²¹. Or ces deux grands types de mémoire, c'est toujours du Saint Augustin qui, dans son archéologie de la Mémoire, les décrit toutes deux ainsi et par le détail.

L'*adresse mémoire*, ce mode d'accès par un chiffre à une zone du stock de données, renvoie également à Saint Augustin qui, dans son minutieux portrait (psychologique) de la Mémoire, évoque ce type de mécanisme. Tout comme l'*antémémoire (mémoire cache)*, celle qui conserve de façon temporaire des copies de données afin d'en accélérer l'accès lors d'une nouvelle sollicitation, est aussi du Saint Augustin qui, dans ses fouilles des recoins de la Mémoire, décrit un processus analogue, lorsque la volonté fait des rappels instantanés d'images enfouies dans la conscience. Il n'est pas jusqu'aux expressions du lexique informatique, telles que *rafraîchissement de la mémoire* (réactualisation des informations) et *mémoire associative* (recherche à très haute vitesse des données stockées), qui ne renvoient pas à Saint Augustin.

Au total, il est tout à fait remarquable de voir et de constater à quel point toute l'archéologie augustiniennne de la Mémoire, par ailleurs si minutieuse, si profonde, est aux plans technique, magnétique et électronique, reproduite (calquée) par l'informatique, ce nouveau dieu.

¹⁹ Même sous tension électrique, elle doit être rafraichie (périodiquement réactualisé) pour ne pas perdre les informations stockées.

²⁰ Mémoire morte : données stockées non modifiables.

²¹ Mémoire rémanente ne perd pas ses données en cas de fin d'alimentation électrique.

Et outre ces catégories informatiques, la *mesure* en *octet* (8 bits) du système de codage des lettres (alphabet), des chiffres et de la ponctuation, ainsi que la *vitesse* (performance) de transmission des informations codées tiennent tous de la Mémoire, c'est-à-dire de cette capacité quasi illimitée de stockage informatique (ko, Mo, Go, To, Yottaoctet, etc.) qui est, en fait, une mémorisation des *mémoires* (stockage électronique des informations).

Dès lors, comment ne pas être frappé par le fait que ce soit un philosophe platonicien (métaphysicien et grand mathématicien), Leibniz qui, dans son *Explication de l'Arithmétique binaire* (1703), ait le premier²² entrevu la possibilité de la réduction technique de toute information en langage binaire (1 et 0), base de toute l'électronique de l'information et de son infinie capacité de stockage mise désormais à portée de tous ?

En somme, tout en informatique est donc mémoire (d'informations binaires codées, et réutilisables par lecture rapide par les microprocesseurs), comme Saint Augustin a ramené toute l'existence à la Mémoire qu'il définit et décrit comme un immense entrepôt de représentations, d'idées et de sensations, toutes compactées en « images » diverses, par le Souvenir ; « images » dont les vitesses de mobilité (performances) égalent la rapidité d'Hermès, le messager qui, dans les mythes grecs, portait, en un instant et en tous lieux, aussi rapide que l'électricité de l'éclair, toutes les récades des dieux grecs.

²² Cette découverte est attribuée à l'anglais Thomas Harriot (1560 - 1621).

Au reste, l'informatique est la Mnémosyne moderne et technique. La déesse grecque s'est métamorphosée en dispositif technique et s'est adjoint les services d'Hermès sous mode électronique. Et sans que la plupart le sachent, la science informatique et son embrasement, nous font faire retour vers la Grèce antique (archaïque et classique).

La Mnémosyne des Grecs, c'est le *disque dur* des Modernes. C'est cela même que nous enseigne l'étude de la Mémoire chez Saint Augustin.

Pour revenir à Platon, disons qu'il a procédé à la dépersonnification de Mnémosyne pour en faire une fonction cognitive centrale. Cette opération technico-intellectuelle qui s'établit avec sa *Maïeutique* (mode d'accouchement des idées innées), puis se fixe avec la *philosophie première* (table des dix catégories) d'Aristote, ensuite s'étire jusqu'à l'*imagination transcendante* de Kant, culmine avec le *parcours de l'Esprit* chez Hegel, pour atteindre son point paroxystique avec Heidegger, cette opération-là doit et ne peut s'entendre autrement que comme la Mémoire même, appréhendée et mise au jour en tant que Métaphysique de la Raison, dont l'informatique est une extension technique.

Au demeurant, cette intensification de la Mémoire philosophique s'approfondira significativement, lorsqu'elle croisera une autre tradition de la Mémoire à laquelle elle fournira des concepts et auprès de laquelle elle fera des emprunts. Cette autre Mémoire, de nature religieuse, c'est celle concentrée du Christianisme qui, de la *Cène*, fait son moment essentiel et fondateur. Car c'est bien cet avant-dernier *Repas* qui institue l'Eucharistie

(sacrement) selon les exigences formulées par les deux paroles²³ de Jésus dans le commandement de mémoire de son *corps* (le pain rompu) et de son *sang* (le vin en coupe) partagés.

L'Eucharistie est elle-même le rituel de célébration de l'unité de la Mémoire avec elle-même, dont le point de fixation et le stade culminant est *l'anamnèse*, qui est la mémoire des deux paroles de la *Cène*, et dont chacun voit ici la parenté avec *l'anamnésis* (Mémoire) de Platon. Aussi *l'eucharistie* est-elle Mémoire de la Mémoire, et se donne à voir et à vivre comme telle. Elle est cette compaction de la Mémoire qui devient, avec Saint Augustin, la nouvelle *Tente du rendez-vous*²⁴, comme il le déclare lui-même, et où est appelé à séjourner *l'homme intérieur* pour y rencontrer Dieu. La Mémoire, dit-il, est le seul et unique « lieu » (sans dimension) d'un tel « face à face »²⁵. Nul autre endroit, selon lui, s'y prêterait. La Mémoire est au cœur de la théologie augustinienne. Elle en est le moment constitutif.

Mais si la Mémoire, en tant que *Tente du rendez-vous*, peut accueillir Dieu et abriter toute rencontre entre l'homme (en son essence) et le divin (en son être), de

²³ Matthieu, 26, 26 – 28 : *Pendant le repas [du soir], Jésus prit du pain et, après avoir prononcé la bénédiction, il le rompit ; puis, le donnant aux disciples, il dit : « Prenez, mangez, ceci est mon corps ». Puis il prit une coupe et, après avoir rendu grâce, il la leur donna en disant : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, versé pour la multitude, pour le pardon des péchés ».*

²⁴ Exode : 33, 7 – 9.

²⁵ Exode : 33, 11 : « l'Eternel parlait avec Moïse face à face comme un homme parle à son ami ». La *Tente de la Rencontre* est également appelée *Tente d'assignation*, *Demeure* ou *Tabernacle*.

quelle nature est-elle donc ? Et ne serait-elle pas bien plus que l'un et l'autre, l'homme et le divin, qu'elle héberge ? Certes, il peut être objecté à cette remarque que, dans la mesure où, pour Saint Augustin, l'homme est une créature de Dieu, « sa » Mémoire est un créé. Cependant, rien n'est moins sûr.

Car il semble bien que Saint Augustin établisse une relation ternaire voire trinitaire entre Dieu, la Mémoire et l'homme (en son essence) et que, dans ce schéma, il soit dévolu à la Mémoire la même fonction que le Saint-Esprit, pour ne pas dire ici que la Mémoire elle-même est le Saint-Esprit. On comprend dès lors et bien mieux pourquoi, en une formule forte, Saint Augustin dit : « la mémoire est le siège de l'esprit ».

Si cette interprétation de la Mémoire comme Esprit-Saint (sanctuaire du sanctuaire) s'avérait probante, alors la Mémoire serait de même nature que Dieu, et l'on saisirait l'idée selon laquelle *l'homme intérieur*, celui qui vit sous *la Tente du rendez*, à l'intérieur de celle-ci, est « engendré » et non pas « créé » par la Mémoire, ce qui est semblable à ce qu'enseigne la théologie catholique sur la Trinité et qui présente une homologie de structure avec la Mémoire chez Platon. Cependant, Saint Augustin radicalise la thèse de Platon et sa pensée pourrait être formulée ainsi, aussi troublante soit-elle : l'homme en soi, *l'homme intérieur*, en son essence, est le Fils engendré par la Mémoire.

Une telle interrogation qui touche aux frontières de la pensée augustinienne ne sera pas posée comme telle par Saint Augustin qui ne fera que la sous-entendre. En tous les cas, l'idée que la Mémoire est incommensurable et peut

accueillir Dieu (en son être) est d'une nouveauté radicale. Seul le poète caboverdien, Eugénio Tavares, dans un registre différent, celui de l'Amour (vertu théologale) a franchi le seuil de ce type de question, en allant jusqu'à penser que l'Amour est bien plus grand que Dieu²⁶.

Bref, il y a deux grandes traditions de la Mémoire qui marquent et dominent toute l'histoire de l'Occident. La première, intellectuelle (théorique) et d'ordre cognitif, a été formalisée par Platon. La seconde, pratique (morale) et d'ordre culturel, a été instituée par Jésus. Et c'est de leur croisement que renaîtra spirituellement Saint Augustin, désormais catholique et remarquable théologien.

Dans *Les Confessions* cette nouveauté se manifeste avec éclat et force d'expression. Il s'y réalise une synthèse exceptionnelle qui demeure la plus aboutie, exprimée avec le plus de force, de netteté, de pédagogie et de la manière la plus accessible au commun. En effet, Saint Augustin y réussit le tour de force, selon sa conception inédite de la Mémoire, de n'amoindrir et de n'altérer aucune des deux traditions, celle philosophique et celle religieuse. La Mémoire y devient le pont ou l'unité entre Foi et Raison.

C'est pourquoi, tout le long du Moyen-Âge, Platon (*anamnésis*) et Aristote (table des catégories) féconderont la théologie des Pères et des Docteurs de l'Église, de laquelle sortira la scolastique²⁷. Désormais, philosophie et théologie ne seront opposables et ne s'opposeront que si et

²⁶ Pierre Franklin Tavares, *Poésie et Créole chez Eugénio Tavares*, suivi d'*Essai sur le Mal d'amor*, Amazon, Paris, 2018.

²⁷ Heidegger, *Traité des catégories et de la signification chez Duns Scot*, Gallimard, pour la traduction française, Paris, 1970.

seulement si l'une et l'autre ne sont pas perçues comme des expansions divergentes de la Mémoire. On comprend dès lors les raisons pour lesquelles, en matière de théorie de la connaissance, d'une façon générale, l'athéisme fait bien peu ou pas du tout de place à la Mémoire.

En tous les cas, les considérations précédentes nous amènent à réévaluer l'analyse de Heidegger selon laquelle la relation entre philosophie et théologie chrétienne aurait pour fondement la nature même de la métaphysique : « La métaphysique, *écrit-il*, dit ce qu'est l'étant en tant qu'étant. Elle renferme un λόγος (énoncé) sur l'ὄν (l'étant). La dénomination postérieure d'« ontologie » caractérise son essence [...] »

La métaphysique se meut dans le domaine de l'ὄν ἢ ὅν. Sa représentation vaut pour l'étant en tant qu'étant. De la sorte, la métaphysique représente partout l'étant comme tel dans sa totalité, l'étantité de l'étant (l'οὐσία *de l'ὄν*). Mais la métaphysique représente d'une double manière l'étantité de l'étant : d'abord la totalité de l'étant comme tel, au sens de ses traits les plus généraux (ὄν καθόλου, κοινόν), mais en même temps, la totalité de l'étant comme tel au sens de l'étant le plus haut et, partant, divin (ὄν καθόλου, ἀκρότατον, θεῖον). Le décelement de l'étant comme tel s'est effectué nommément sous cette forme double dans la métaphysique d'Aristote [...].

[...] Elle est, selon son essence, à la fois ontologie au sens restreint et théologie. Cette essence ontologique de la philosophie proprement dite (πρώτη φιλοσοφία) doit être fondée en la manière dont l'ὄν, en tant précisément qu'ὄν, accède pour elle à l'ouvert. Le caractère théologique de l'ontologie ne tient donc pas au fait que la métaphysique grecque fut plus tard assumée par la théologie de l'église du Christianisme et transformée par elle. Il tient bien

plutôt à la manière dont l'étant, dès l'origine, s'est dé-celé en tant qu'étant. C'est ce décèlement de l'étant qui a d'abord rendu possible que la théologie chrétienne s'empare de la philosophie grecque – pour son profit ou pour sa perte, les théologiens en décideront... »²⁸.

La présentation qui veut que si la philosophie et la théologie chrétienne ont pu, en grande partie, se confondre cela tient d'abord à la nature théologique de l'ontologie conçue par la métaphysique, est-elle juste ? Sans doute pas. Car si, dès ses débuts, la théologie catholique a su « s'emparer » de la philosophie, c'est parce que, comme la Métaphysique qui la précède, elle est exclusivement fondée sur la Mémoire. En effet, la Mémoire de la *Cène* est bâtie sur le même modèle que la Mémoire de Maïeutique : stock d'idées universelles. Ainsi la Mémoire est à la fois le fond de la doctrine de Platon et le coeur de la parole du Christ.

C'est donc l'identité formelle de ces deux Mémoires qui les rend compatibles et interchangeable, et en raison de quoi leurs emprunts réciproques produiront la branche de savoir désignée comme scolastique puis « philosophie de la religion ». L'ontologie (étant / Être) n'est pas la cause première de la prise de possession de la philosophie telle qu'effectuée avec succès par la théologie. D'autant que cette ontologie n'est qu'une structuration de la Mémoire philosophique. La théologie chrétienne peut « s'emparer » de la Mémoire philosophique, parce qu'elle est elle-même (une) Mémoire. En somme, que le Christ soit présenté

²⁸ Heidegger, *Qu'est-ce que la métaphysique ?* in *Questions I*, pages 39 à . 40.

comme le λόγος (logos) même, cela tient d'abord au fait qu'il est lui-même (la) Mémoire (catholique).

En tous les cas, Saint Augustin surgit comme le point de confluence des deux traditions de la Mémoire. Mais il est bien plus. En effet, chez lui, plus que tout autre penseur ou théologien, on voit se répéter, se manifester à nouveau, de façon fort vive et dans toute son ampleur, l'embarras platonicien qui prendra forme juste après que Platon aura non seulement établi la Mémoire comme le socle même de la Métaphysique et de la Raison, mais aussi et surtout scellera la suprématie de la Mémoire sur le Souvenir dès lors relégué pour longtemps. Aucun autre penseur n'offre autant d'intérêt, relativement au tournant platonicien et aux paroles de la Cène.

Sous ce rapport, le caractère « incontournable » de Saint Augustin quant à la question de la Mémoire porte l'élaboration de ce livre dont le titre *Saint Augustin, entre Mémoire et Souvenir* met en exergue la problématique de l'embarras introduite par Platon et sur lequel repose toute l'histoire la philosophie, qui n'en est pas encore sortie.

Ces considérations appellent au jour une question : qu'est-ce que et en *quoi* consiste l'embarras du tournant platonicien ?

L'interrogation n'a pas échappé à Heidegger. Ou du moins il la pressent comme un « dimorphisme » propre à la métaphysique²⁹. Et son attention a plutôt vu et insisté

²⁹ Heidegger, *Qu'est-ce que la métaphysique ?* in *Questions I*, p. 41.

sur la mutation de l'essence de la vérité chez Platon³⁰ à partir d'une « ambiguïté » propre à la doctrine de Platon. Et cette vérité nouvelle qui, devenant *orthotès*, « discours droit », *adéquation* de la théorie et de l'objet, est vu comme le moment décisif de la philosophie. Il affirme : « une ambiguïté est inhérente à la doctrine de Platon. C'est précisément cette ambiguïté qui témoigne du changement intervenu dans l'essence de la vérité, de ce changement jamais mentionné et dont il serait bon de parler désormais. L'ambiguïté en question apparaît très nettement si l'on observe que Platon traite et parle de l'ἀλήθεια [l'aléthéia], alors qu'il pense à l'ὀρθότης [l'orthotès] et la pose comme décisive, et cela en une seule et même démarche de pensée »³¹.

Et Heidegger note que cette mutation sera reprise, validée et continuée par Aristote : « La même ambiguïté concernant la conception de la vérité se retrouve chez Aristote [...] là où la pensée d'Aristote touchant l'être de l'étant atteint son apogée, le non-voilement est le trait fondamental de l'étant, celui par lequel toutes choses sont régies. Mais en même temps Aristote peut dire ; [...] " En effet, le faux et le vrai ne sont pas dans les choses (elles-mêmes) ... mais dans l'entendement ".

Le jugement prononcé par l'entendement est le lieu de la vérité, de la fausseté et de leur différence. Le jugement est dit vrai pour autant qu'il se conforme à la chose elle-même, qu'il est ὁμοίωσις. Cette définition de la

³⁰ Heidegger, *La doctrine de Platon sur la vérité*, in *Questions II*, Coll. Classiques de la philosophie, Gallimard, Paris, 1968, pages 117 à 163. Lire également, Heidegger, *De l'essence de la vérité*, in *Questions I*, Coll. Classiques de la philosophie, Gallimard, Paris, 1968, pages 159 à 192.

³¹ Heidegger, *La doctrine de Platon sur la vérité*, p. 154.

vérité ne contient plus aucune référence à ἰσθία [alétheía] au sens du non-voilement »³².

Cette mutation non pas seulement de la vérité mais surtout de son *essence* sera déterminante dans toute la suite de l'histoire occidentale du monde : « L'essence de la vérité, *dit-il*, une fois caractérisée comme l'exactitude de la représentation qui s'énonce, cette définition de la vérité devient déterminante pour la philosophie occidentale tout entière »³³.

Or, ce que Heidegger appelle *mutation* n'est en elle-même que l'une des résultantes d'un tournant bien plus originaire : l'instauration définitive de la Mémoire en tant que souveraineté de la pensée chez Platon, et cela par l'abandon et au détriment du Souvenir. En effet, l'*orthotès*, qu'il soit défini comme « exactitude » en matière morale (*le bien*), callistique (*le beau*), de droit (*le juste*) ou en mathématique (*l'exact*), n'est possible et advient d'abord et fondamentalement que parce que la Mémoire est devenue prépotente.

Au vrai, ce n'est pas la mutation de l'essence de la vérité, aussi importante soit-elle, qui est le fait majeur, mais plutôt ce qui octroie la possibilité à Platon de réaliser (effectuer) la modification de cette essence. Ce qui ouvre ce possible, c'est précisément le subite glissement de Platon vers la Mémoire.

³² Heidegger, *Op. Cit.*, p. 155.

³³ Heidegger, *Op. Cit.*, p. 156.

Et ce glissement est plus manifeste dans les mythes de Platon, qui toutes relèvent de la Mémoire, tandis que ses textes en lien avec les démonstrations mathématiques qui, pour être faites, n'ont pas besoin de grande mémoire. Les récits, les mythes, exigent une Mémoire prodigieuse, comme avec le mythe de l'Atlantide ou même celui de la caverne dans lequel Heidegger, précisément, fixe le lieu où a lieu la *mutation* dont il parle. Heidegger se méprend.

La « vérité », au sens de Platon et même s'il n'en a pas pleinement conscience, c'est tout d'abord ce que stocke (enregistre et garde) la Mémoire, à savoir l'ensemble des « idées innées » (images, représentations, idées, etc.) qui, sont, ensuite, reproduites, exploitées et déclinées le plus exactement possible par cet exercice qu'on appelle Raison. Par conséquent, *l'exactitude* est bien une marque ou un produit de la Mémoire, dont elle porte le label, et non pas le résultat de la *mutation* de son *essence* que Heidegger évoque.

Si bien que la Métaphysique en tant que telle ne doit pas être conçue comme mise en œuvre de *l'exactitude*, de l'ὀρθότης [l'orthothès], mais comme la capture de l'Être et de l'être de l'étant par la Mémoire. Depuis et avec Platon, il n'y a pas d'être et d'étant, sans la Mémoire.

Avec Platon, la vérité ne mute pas son essence, pour être « discours droit », *adéquation* de la théorie aux faits, de la matière et de l'esprit, de l'idée et de la chose, de l'âme et du corps, du sujet et de l'objet.

Peut-être faut-il enfin le rappeler, ici, selon Platon, à défaut d'être ces « idées innées » elles-mêmes, la vérité est leur duplicata, et telles que celles-ci sont entreposées

dans la Mémoire. C'est cela même que Saint Augustin a bien entrevu dans la doctrine de Platon, mais alors en lui conférant une portée et une importance jamais atteintes avant lui ainsi qu'une absolue puissance, une inépuisable force.

L'embaras cognitif dont il s'agit est cette difficulté méthodologique non-encore-pensée, qui surgit juste après le tournant platonicien. Comment, c'est-à-dire quel en est le processus et quelles en sont les modalités ? À l'origine, il est une raillerie qui devient une controverse. En effet, c'est en réponse à la *pro-vocation* d'un vieux prêtre égyptien de Saïs moquant l'absence ou la faiblesse de mémoire chez Les Grecs que Platon s'engagera à méditer ce qu'est en propre la Mémoire. Dans l'étymologie du vocable *pro-vocation* retentit depuis toujours l'acte de *sortir pour répondre à un appel*. Platon n'a pas fait autre chose. C'est en réponse à la provocation égyptienne qu'il élaborera sa conception du *ressouvenir* dont la *παιδεία* (formation, instruction) est le mode d'appropriation et la Maïeutique comme la technique de production et la pierre de touche.

Cependant, et ce fait déterminant est jusqu'ici passé inaperçu, c'est dans le cours même de cette méditation sur le *ressouvenir* que, de façon bien involontaire, par un acte manqué, Platon croyant définir le *ressouvenir*, élabore et expose, en réalité, une doctrine de la Mémoire qui est alors appréhendée comme activité (force mentale) de stockage des « idées-innées », ces représentations non-sensibles et enfouies en chaque être humain, dont le plus humble, le moins instruit, peut se ressouvenir par la pratique de la *Maïeutique* (procédé de remémoration et d'accouchement des idées apyres, immuables). Aussi, la Maïeutique est-elle précisément l'exercice même de la Mémoire qui tire de son

stock les « idées innées » qui s'y trouvent et relèvent d'une expérience passée et vécue (métempsychose) dans une vie antérieure.

Mais, dans la Maïeutique, ce qui importe au premier chef, ce n'est pas tant le Ressouvenir mais le fait même que la Mémoire présentée comme ressouvenir finisse par se substituer au Souvenir. Il s'agit-là d'un glissement jusqu'ici demeurée inaperçue. Or, ce glissement du Souvenir ou du *ressouvenir* vers la Mémoire est essentiel ; il l'est d'autant plus que nous assistons à un phénomène quasi semblable lors de la naissance du christianisme.

En effet, un autre fait éclairant est pourtant passé imperceptible : durant la *Cène*, l'accent est mis sur la Mémoire, car Jésus y formule ses paroles mémorables sur la sauvegarde de son *corps* et de son *sang* par la Mémoire. Or, dans l'étape qui suivra, la Crucifixion, le Souvenir reprendra quelques-uns de ses droits, comme référence eschatologique ultime, lors du dialogue avec l'un de deux brigands, Dismas (*le saint larron*)³⁴ qui implore Jésus de sauver son âme : « Jésus, *lui dit-il, souviens-toi de moi* lorsque tu viendras dans ton Royaume » ; ce à quoi Jésus répond aussitôt et avec autorité : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis »³⁵. Ce passage porte sur le Souvenir.

Mais, dans les phases du Crucifiement, un autre fait, antérieur et oublié, nous indique que nous sommes bien dans le domaine du Souvenir. En effet, cloués à leur

³⁴ Dans les textes antiques, il était appelé Joathas ou Zoatham.

³⁵ Luc, 23, 39 - 43.

croix respective, Dismas et Jésus n'étaient pas à leur première rencontre mais à leur seconde. C'était des retrouvailles. La première eût lieu, une trentaine d'années plus tôt, lors de la fuite de Jésus enfant et de ses parents vers l'Égypte. Au cours de ce périple, les trois fugitifs furent hébergés pas les parents de Dismas. Ce n'est que durant leur conversation, que, par le Souvenir, Jésus et Dismas se reconnaissent comme s'étant déjà rencontrés.

Il est aisé de constater que toutes les conséquences de cette séquence biographique (enfance et mort) portant sur le Souvenir n'ont pas été méditées. Mais, dans ce fait, ne doit-on pas plutôt y voir le résultat de la relégation du Souvenir par la Mémoire, en l'occurrence le confinement du dialogue de promesse pendant la Crucifixion par les paroles de commandement prescrites durant la Cène ?

Bref, même si l'Église reconnaît Dismas comme son « premier saint », pour autant ses théologiens ne font pas cas de ces deux rencontres destinales comme attestant du Souvenir ; parce qu'ils ont centré leurs analyses sur le culte de la Mémoire.

Au reste, Dismas semble avoir spontanément saisi que si la Mémoire est pour le monde, le Souvenir, lui, est pour le Royaume de Dieu, et revêt donc une valeur et une fonction ontologiques. En effet, il n'y a rien d'anodin ou même de fortuit dans le fait qu'il ne demande pas à Jésus d'avoir de la mémoire mais de se souvenir de lui. En cela, il renoue avec une antique pensée, celle du prophète Jérémie qui, d'une part, établira la distinction entre Mémoire et Souvenir chez Dieu, et, d'autre part, affirmera la primauté du Souvenir sur la Mémoire, ce que proclamera également Hölderlin dans son poème *Souvenir*.

En résumé, il est permis de dire que le glissement platonicien s'est très fortement accentué avec le poids et la force de la liturgie (*table*) eucharistique.

Mais ce double glissement, d'abord imperceptible et par la suite totalement tombé dans l'oubli, persistera tout le long de l'histoire des trois disciplines majeures que sont la philosophie, la théologie et la psychologie, dont aucune ne parviendra plus jamais à bien distinguer *entre Mémoire et Souvenir*. C'est le *non-pensé* qui, comme tel, est l'obvers de la Métaphysique définie comme Mémoire de la Raison. Et ce *non-pensé* qui est au cœur de la Mémoire en tant que Raison de la Métaphysique a créé un persistant embarras. La philosophie, la théologie et la psychologie ne s'en sont pas *dé-barrassées*. L'embarras demeure intact. Et comme nous le verrons, si Saint Augustin le pressent et le frôle, jamais il ne parviendra à le formaliser de manière claire et distincte. En effet, lorsqu'il s'agira pour lui de distinguer et de choisir entre Mémoire et Souvenir, il restera enfermé dans des difficultés d'ordre cognitif, théorique et pratique ; de même, dans *L'histoire, la mémoire, l'oubli*, Ricoeur tergiversera constamment entre *phénoménologie de la mémoire* et *phénoménologie du souvenir*. Quant à Hegel, condisciple et ami de Hölderlin, il est sans doute le seul parmi les grands penseurs qui ait médité, quant au fond, le Souvenir, et précisément lors de ses réflexions sur Platon. Mais, alors qu'il en expose la conception, il n'en tirera pas toutes les conséquences ontologiques et méthodologiques.

Toute l'histoire de la philosophie, dont la théologie et la psychologie sont les filles, se déroule selon cette ligne fondamentale : la déviation méthodologique impulsée par

Platon a engagé une série d'ontologies toutes et de part en part déterminée par la (seule) Mémoire.

Certes, nous devons admettre qu'une volonté sans Mémoire est toujours absurde, tout comme est impossible une intelligence sans Mémoire. Toutefois, si la volonté et l'intelligence avaient été pensées à partir du Souvenir, un autre monde eut été créé, différent de celui dominé par la Mémoire. La déflexion du Souvenir est le *non-pensé*.

Dans son poème *Souvenir*, où il renverse le trône de la Mémoire, Hölderlin ne pense pas autre chose, même s'il n'y parvient pas à l'expliquer. Au reste, un poème n'est pas un lieu d'explication. Il sert « à présenter » des idées selon des règles de la poétologie, comme Solon le fera à propos de ses célèbres lois. La poésie n'explique pas. *Ex-pli-quer* ! Peut-être est-ce à quoi Hölderlin n'a pas eu et ne pouvait encore avoir accès. Pour autant, il nous en rapproche.

Sous ce rapport, la mise au jour de la diffraction du Souvenir inconsciemment faite par Platon et approfondie par Jésus ouvre une voie vers le Souvenir, que Hegel a pressenti comme le véritable monde *intérieur* de l'esprit (*intériorité* de la conscience de soi). Hölderlin l'a compris et réclamé, dans les derniers vers de son plus profond poème qui, à juste titre et précisément s'intitule *Souvenir* :

*Mais c'est la mer
qui détruit ou donne la mémoire,
et l'amour aussi fixe un regard tenace.*

*Ce qui demeure, toutefois, c'est ce que fondent les poètes*³⁶.

Souvenir, titre de ce poème, est précisément ce que les poètes fondent comme étant l'authentique Demeure. Heidegger indique une autre *demeure à la vérité de l'Être et de l'être de la vérité : l'humanité historique*³⁷.

En tous les cas, alors même qu'en Allemagne, par deux chemins distincts mais proches, Hölderlin et Hegel s'efforçaient de frayer un possible chemin au Souvenir, durant le même siècle, dans l'hécatombe des pires famines qui forçait à l'exil sur les routes de São Tomé, mais cloîtré entre les murs d'une impossible Mémoire³⁸ et le clos de la Mémoire diffractée, un archipel de l'Atlantique se souvint de son passé (mythes grecs : Hespérides et l'Atlantide) et afficha au monde l'une des préfigurations du Souvenir : la *Sodade*.

Le savoir a oublié le Souvenir, pour que s'édifie la Mémoire et son monde : l'Occident. Qu'est-ce donc que le Souvenir, le non-pensé ? Quelle est son architectonique ? En quoi est-elle un autre monde ? Cette problématique porte cet ouvrage qui est une introduction, plus encore un *entreduire* pour reprendre un mot du vieux français qui

³⁶ Hölderlin, *Souvenir*, in *Poèmes, Gedichte*, coll. Bilingue, Aubier Montaigne, Paris, 1943, p. 249.

³⁷ Heidegger, *Qu'est-ce que la métaphysique ?* in *Question I*, p. 83.

³⁸ Nous reviendrons sur ce « paradoxe anthropologique du capverdien », qui exprime (par méconnaissance) une absence de mémoire capverdienne avant l'arrivée des premiers Portugais en 1460. C'est cette impossible Mémoire qui contraindra les intellectuels capverdiens à faire appel au Souvenir.

désignait le *convenable* nécessaire à l'étude de toute chose et également à la convivialité (urbanités).

Saint Augustin est précisément un *entreduire*. Car, avec *Les Confessions*, il apparaît non seulement comme le premier à exposer, de manière méthodique, ce qu'est en propre la Mémoire, en portant au clair son archéologie, sa destination (cognitive et religieuse), sa fonction (stockage et matrice), mais aussi à procéder à sa phénoménologie, en tant que Métaphysique de la Raison. Et ne parvenant pas à choisir *entre Mémoire et Souvenir*, il maintient ainsi intact l'embarras né du tournant platonicien.

Sous tous ces rapports, Saint Augustin annonce Descartes qui condense le sujet pensant en un seul acte de mémoire, le *cogito ergo sum* ; il préfigure aussi l'ontologie de Leibniz du *Discours de métaphysique* : § 1, § 26, § 27, § 34, § 36 et § 37)³⁹ ; par sa théorie des images, il inspire l'*imagination transcendante* du Kant de la *Critique de la raison pure* ; par sa phénoménologie de la Mémoire, il préfigure Hegel qui parachèvera le projet augustinien par un chef-d'œuvre philosophique, la *Phénoménologie de*

³⁹ Leibniz, *Discours de métaphysique*, (1686) : « § 1. - De la perfection divine et que Dieu fait tout de la manière la plus souhaitable ; § 26. - **Que nous avons en nous toutes les idées ; et de la réminiscence de Platon** ; § 27. - **Comment notre âme peut être comparée à des tablettes vides et comment nos notions viennent des sens** ; § 34. - De la différence des esprits et des autres substances, âmes ou formes substantielles, **et que l'immortalité qu'on demande importe le souvenir** ; § 36. - Dieu est le monarque de la plus parfaite république composée de tous les esprits, et la félicité de cette cité de Dieu est son principal dessein ; § 37. - Jésus-Christ a découvert aux hommes le mystère et les lois admirables du royaume des cieux et la grandeur de la suprême félicité que Dieu prépare à ceux qui l'aiment », coll. Poche, Bibliothèque des textes philosophiques, Vrin, Paris, 1994.

l'Esprit ; il devance Heidegger qui, sans jamais le dire, lui emprunte presque tout sur la Mémoire et la pensée, dans *Qu'appelle-t-on penser ?* ; il anticipe la conception même de l'informatique comme dispositif électro-magnétique (mémoire de masse) de la Mémoire (de nature matérielle et reproduite comme matériel de stockage et objet).

Au reste, à la fois géniale, instructive et fort utile, l'approche augustinienne de « l'oubli de l'oubli » permet de revenir au Souvenir se souvenant de son propre oubli et s'ouvrant comme un chemin de pensée. En effet, elle offre un point d'appui duquel nous partons pour remonter au moment de la diffraction du Souvenir faite par Platon.

Cette clé augustinienne porte tout l'édifice de cet ouvrage, dont la visée première médite l'effacement (oubli) du Souvenir, depuis l'embarras cognitif né du tournant platonicien et il prémédite le retour vers le Souvenir.

Ici, ce n'est pas, comme le croit Heidegger, l'Être lui-même qui a été oublié par la Métaphysique, et ce de telle sorte que, dans cet oubli-là, *l'étant* (tout chose qui est) sera désormais pensé sous le mode unique et exclusif de sa double représentation, à la fois, comme inlassable quête du plus haut de tous les étants (le divin) et sélection du plus étant de tous les étants⁴⁰.

Car au vrai, ce qui, par la Métaphysique, s'est effacé, s'est oublié, c'est le Souvenir. La Métaphysique, en aucune façon, n'a comme ultime ressort *l'oubli de l'Être* mais elle repose, en premier lieu, sur l'effacement du Souvenir qui,

⁴⁰ Heidegger, *Qu'est-ce que la métaphysique ?* in *Question* , pages 39 à 41.

dès lors *pro-duit* la Mémoire (occidentale) et celle-ci, par son activité pensante (stockage de représentations) créera et maintiendra la Métaphysique.

L'effacement du Souvenir précède *l'oubli de l'Être* qui est le masque ou l'écran dissimulant et retenant l'oubli du Souvenir.

Ce n'est pas *l'étant* ni même *l'Être* comme tel qu'il faut commencer par penser, si l'on veut « sortir » de la Métaphysique, comme le propose et le conduit Heidegger. Pour mener à bonne fin une telle entreprise, qui consiste à dépasser la Métaphysique, il convient au préalable de prendre en vue l'effacement du Souvenir qui advient avec Platon. C'est pourquoi la problématique heideggérienne par excellence, celle de *la vérité de l'Être* ou, selon son autre formule, *le Sens de l'Être*, en tant qu'elle est *la relation de l'Être à l'essence de l'homme*, ne peut s'épuiser tant qu'elle n'est pas ramenée au glissement du Souvenir vers la Mémoire.

En raison du fait que, c'est ce glissement, l'évolution du Souvenir vers la Mémoire, qui est et reste l'événement déterminant, l'actualité inépuisée de la pensée euroéo-occidentale comme Métaphysique. En conséquence de quoi, les trois questions constitutives de la Métaphysique, « Pourquoi est-il en somme de l'étant, et non pas plutôt rien ? », « qu'est-ce que l'étantité de l'étant ? » et « quel est le plus haut de tous les étants ? », ces trois questions procèdent de la Mémoire et non de *l'oubli de l'Être*, même si celui-ci doit être entendu comme *le Néant*.

Car la Mémoire n'est, en son fond même, que le *dur*-cissement du Souvenir ou (alors) son *alourdissement*. La Mémoire est le Souvenir devenant *dur*, se *durcissant*, comme un *disque* (matière à impressions) destiné à graver la somme de toutes les représentations possibles. C'est pourquoi, depuis toujours, la Mémoire pense l'étant par (sa) représentation, pour autant qu'elle reste capable et uniquement en mesure de les stocker, sinon elle ne le ferait pas et ne saurait donc penser par représentation.

La Mémoire est la fondation et la faveur de *l'être de l'étant* (représentation) et de la question du *sens de l'Être* ou de *la vérité de l'Être*. Ce n'est pas l'Être qui a été oublié, comme le croit et l'affirme Heidegger. Ce qui a été oublié et dont l'oubli est antérieur et rend possible toute la suite, y compris l'oubli de l'Être, c'est le Souvenir.

Le Souvenir n'appartient pas à l'Être, que ce dernier soit défini comme le divin (le plus haut de tous les étants) ou alors qu'il soit saisi (conceptualisé) selon les catégories (caractéristiques les plus générales). Le Souvenir ne relève pas non plus du Néant, que celui-ci surgisse par *l'angoisse* qui néantise l'ensemble de l'étant ou qu'il soit actif dans la négation. En effet, ni l'un ni l'autre, l'Être et le Néant, ne déterminent le Souvenir. Le Néant et l'Être ne sont que des déterminations de la Mémoire, des sous-produits dégradés du Souvenir. Tout comme le temps l'est, en tant que « pré-nom de la vérité de l'Être, laquelle [vérité de l'Être] est ce en quoi l'Être déploie son essence et ainsi est l'Être lui-même »⁴¹. Le Souvenir, lui, n'a pas de pré-nom. Il est avant le Néant, l'Être et le temps (présence ouverte du

⁴¹ Heidegger, *Qu'est-ce que la métaphysique ?* in *Question I*, p. 36.

présent), ces trois réalités qui sont des productions de la Mémoire.

L'Être pas plus que le Néant ne peut tenir ensemble tous les étants. Seule le peut la Mémoire. L'Être est réputé tenir-ensemble tous les étants. Mais, en cela même, l'Être n'est, en son fond même, que l'apparence de la Mémoire qui, elle seule, rassemble, classe, ordonne et stocke tous les étants.

Dans son analyse du Da-Sein, Heidegger écrit une formule laconique : « L'angoisse révèle le Néant »⁴², c'est-à-dire le *Rien*. Il se méprend en attribuant au Néant cette capacité de faire se retirer l'étant en sa totalité, lorsque, à l'improviste et sans motif, survient l'*angoisse essentielle*⁴³ dans l'Existence, l'*in-sistance*. Car c'est la Mémoire elle-même qui, dans son écroulement, ou éparpille, ou disperse et fait vaciller la totalité de l'étant que, au vrai, elle seule sait et peut maintenir comme un tout.

Sous ce rapport, l'*angoisse essentielle* heideggérien n'est qu'une réplique du séisme de la Mémoire, ou du moins elle est la *tonalité-affective* qui en perçoit ou en pressent le risque.

Mais au vrai, il n'est pas que l'*angoisse* (le *souci*) qui fasse vaciller et se retirer tout l'étant, pour ouvrir au *rien*, au vide. L'ébriété, qui n'est pas une tonalité-affective mais un état d'ivresse, a tout autant le pouvoir de faire vaciller la totalité des étants, de montrer (et même de faire

⁴² Heidegger, *Qu'est-ce que la métaphysique ?* in *Question I*, p. 59.

⁴³ Heidegger, *Op. Cit.*, pages 44 à 45 et 51 à 77.

croire) qu'elle est sans consistance réelle, comme le dit l'idéalisme philosophique. L'alcool, en effet, fait également tanguer les objets et les êtres. Et puisque, sur cette base, toutes les représentations sont fausses mais que l'ivrogne l'ignore, il pourrait tout aussi légitimement concevoir et proposer une métaphysique *poculative*, une « philosophie poculative » pour reprendre ici le célèbre mot de Paul Féval.

Si penser, c'est tout d'abord et fondamentalement « rassembler » les *étants*, comme le disent Saint Augustin et Heidegger, on comprend mieux pourquoi et comment l'effondrement de la Mémoire est la dispersion des *étants*.

Cette vérité, Hölderlin l'affiche dans *Souvenir* où « la mer », vaste et infinie, image de la Mémoire, est la force qui précisément « détruit ou donne la mémoire ». En d'autres mots, lorsque « la mer » est déchaînée, agitée, elle emporte tout. Tout est alors démembré. Mais lorsqu'elle est calme, sereine, elle rassemble tout. Tout alors est remembré. C'est donc « la mer », c'est-à-dire la Mémoire, qui accorde et harmonise tout l'étant, saisit *l'étantité de l'étant* ; ou c'est elle qui emporte tout, disperse et dérègle tous les étants. Ni l'étantité ni même l'Être, et moins encore le Néant ne les dissipe.

À elle seule, la tragédie personnelle de Hölderlin illustre et consolide ces propos. En effet, lorsqu'il fera sa propre expérience de l'effondrement de la Mémoire, que tout son stock d'idées et de représentations sera balayé et emporté dans sa folie, une réalité qu'il énonce clairement dans son poème, n'est-il pas frappant et étrange que seul le *Souvenir* subsistera, au point même qu'il en fasse le titre de son poème ? Ce qui, à ce moment, *frappe* Hölderlin

n'est pas que simple démente ou une aliénation mentale, passagère ou définitive. Ce dont il fait alors l'épreuve n'est rien d'autre que l'expérience du brusque surgissement du Souvenir sans (la) Mémoire.

Ce *dé*-membrement de la Mémoire chez Hölderlin fait donc retour au point, à l'instant et à l'énoncé de la *pro*-vocation égyptienne à laquelle Platon apportera la réponse grecque : la Métaphysique. Et il n'y a donc pas de hasard au fait que Hölderlin ait évoqué cette provocation grecque, même s'il n'a pas vu ((théorisé) le lien avec sa « folie ». Ce point décisif n'a pas encore suscité un quelconque intérêt chez les commentateurs du poète. Il est encore non *ex-pli*-qué. Et il ne pouvait en être autrement, car pour l'*ex-pli*-quer, il eut fallu avoir quitté le sol de la Mémoire comme Métaphysique de la Raison, ou alors être revenu vers le Souvenir autrement que par cet accès aveuglant.

Ce *dé*-membrement de la Mémoire chez Hölderlin vaut comme une expérience « axiale », au sens de Karl Jaspers, dès lors qu'il est mis en rapport avec un passage du *Fragment Thalia* qui l'éclaire d'un jour nouveau et bien plus profond, puisqu'il évoque précisément la provocation égyptienne comme source et cause directes de la sortie par l'Europe de son enfance grecque.

Hölderlin évoque cet épisode polémique avec grand regret, et selon des accents graves teintés de mélancolie et emplies d'une émotion qui se désole de l'effacement (oubli) de cette période du Souvenir précédant tout juste le glissement platonicien vers la Mémoire. Ainsi, après avoir rappelé ce que faisaient les « miracles de l'amitié » durant cette époque, il chante les vertus de cette *époque* d'enfance, en visant et en accablant nommément le vieux

prélat de Saïs et se lamente de la riposte de Platon qu'il ne nomme pas, mais que chacun peut aisément reconnaître le portrait caché : « Vraiment ces jours furent des jours d'or, où l'on pratiquait l'échange des armes, où l'on s'aimait jusqu'à la mort, où le culte de l'amour et de la beauté produisait ces immortels enfants [...] ; **ce temps où un prêtre égyptien reprochait encore à Solon que "les Grecs ne fussent jamais que des adolescents"** ! Et nous, nous plus intelligents que tous ces superbes morts, nous voici devenus des vieillards »⁴⁴ .

On le voit, Hölderlin regrette « ce temps » antérieur à la *pro-vocation* égyptienne de laquelle naîtra la Mémoire grecque. Avec Platon s'amorce la vieillesse de l'Europe, qui rendra certes les Européens plus intelligents que les Grecs anciens émancipés de l'emprise égyptienne, mais aussi les fera devenir « des vieillards ».

Dans ses réflexions profondes, Hölderlin découvre la véritable essence de l'homme qui est de se souvenir, et non pas d'avoir une relation à l'Être, au Néant (le Rien) et au temps. René Char évoque et rappelle cette essence en un vers admirable et d'une belle justesse : « vivre, c'est s'obstiner à achever un souvenir »⁴⁵. Car l'existence de l'homme est un vaste souvenir qui repose sur le Souvenir.

Nous pouvons donc objecter à Heidegger, que sans Mémoire, il n'y a pas d'*Ek-sistence*. Et ce n'est que lorsque cette vérité n'est pas comprise que, choisis parmi d'autres,

⁴⁴ Hölderlin, *Fragments Thalia*, in *Hypérion ou l'Ermite de Grèce*, précédé de *Fragment Thalia*, traduction et présentation de Philippe Jaccottet, coll. Poésie, Éditions Gallimard, Paris, 1965, p. 27.

⁴⁵ René Char, *La parole en archipel*, Gallimard, Paris, 1962, p. 84.

deux étants, le *souci* (*l'angoisse essentielle*) et la *mort*⁴⁶, peuvent être (à tort) désignés comme les mensurations *existentiales* de l'Existence, du *Da-Sein*, de l'Être-là, en tant qu'ils forment (tous deux) ce que Heidegger appelle « l'essence plénière de l'existence »⁴⁷. Or, une telle idée reste d'autant plus contradictoire que Heidegger formule une conception tout à fait opposée et selon laquelle « **la pensée de l'Être ne cherche dans l'étant aucun appui.** La pensée essentielle prête attention aux signes lents de l'Incalculable et reconnaît en celui-ci l'immémoriale venue de l'Inéluctable »⁴⁸. Il saute aux yeux que le double paradoxe de l'existentialisme heideggérien est de recourir, d'une part, à deux étants particuliers pour échapper à tous les étants dans leur ensemble, et, d'autre part, d'accéder à partir d'eux à *la vérité de l'Être*.

C'est en réalité la Mémoire qui fait l'homme exister et, tout autant, le rend mortel. Sans la Mémoire, l'homme ne ferait que disparaître au terme de sa vie, qu'un simple disparaissant. Au vrai, l'homme « meurt », parce qu'il se souvient ou parce qu'on se souvient de lui. Le Souvenir transforme le disparaître (ce qui se soustrait au regard) de l'homme en mort. C'est cela le défunt ; l'être préservé dans la Mémoire par le Souvenir. Ce qu'atteste bien l'expression « la toilette du souvenir » qui, du défunt, ne conserve que l'essentiel, après son inhumation.

⁴⁶ Heidegger : « il importe [...] absolument de penser à la fois l'in-stance dans l'ouverture de l'Être, et la prise en charge de l'in-stance (souci) et la persévérance dans l'extrême (être vers la mort), et cela comme l'essence plénière de l'existence », *Op. Cit.*, p. 35.

⁴⁷ Heidegger, *Ibid.*

⁴⁸ Heidegger, *Op. Cit.*, p. 82.

Dussions-nous le répéter, le Sous-Venir est le mode par lequel le Souvenir se transforme en Mémoire. C'est par le Sous-Venir qu'advient le *dur*-cissement du Souvenir en Mémoire.

Somme toute, il est donc cohérent d'affirmer que le Souvenir est antérieur à l'Être et qu'il advient jusqu'à nous par l'Ex-*pli*-cation (le dé-*pli*-ement des plis). Car ex-*pli*-quer, cela n'est rien d'autre que le dé-*pli*-er, le dé-*ploi*-er, du Souvenir. Le Souvenir ainsi ex-*pli*-qué, c'est cela ce que nous appelons le Sous-Venir, qui échappe aux tables des catégories d'Aristote et de Kant⁴⁹. Il n'est, sous aucune modalité, "catégorisable".

Mais, de manières diverses dans le monde, advient le Sous-Venir. Là-bas, au loin, comme *Sodade*. L'archipel du Cap Vert, prisonnier de l'impossible Mémoire⁵⁰ avant 1460 (paradoxe historiographique faux) qui conduit l'intelligentsia à constituer puis à poétiser la *Sodade*. Ici, par le proche, comme *Souvenir*. Deux lignes distinctes du Sous-Venir. En France, à Bordeaux, l'effondrement de la Mémoire conduit Hölderlin à poétiser le Souvenir.

Cet ouvrage se compose de deux grandes parties. La première, *Prolégomènes*, est un long *entreduire* qui, pour le lecteur, aménage le « convenable » nécessaire à l'étude

⁴⁹ P. F. Tavares, *Le Chagrin de Peimpa*, livret d'opéra en cinq actes, en cours de rédaction.

⁵⁰ Ce paradoxe historiographique se formule ainsi : comment, sans Mémoire propre, est-il possible d'écrire une histoire, avant l'arrivée des Portugais ? Ce paradoxe, on le sait maintenant, est erroné, car les historiens capverdiens ignoraient ou passaient sous silence, souvent volontairement, tous les textes grecs sur l'archipel et qui remontent à la période archaïque et se sont poursuivis jusqu'à l'époque hellénistique.

du Souvenir. Aussi, reprend-elle de fond en comble la problématique du Souvenir telle qu'elle prit forme avec son effacement au profit de la Mémoire lors du glissement cognitif fait par Platon ; Mémoire qui, avec Saint Augustin, s'est ensuite fixée en un *dur*-cissement (membrement), avant de voir, enfin, sa domination remise en cause par son *dé*-membrement chez Hölderlin. C'est pourquoi cette partie rappelle le contexte philosophique et historique de la controverse entre le prélat de saïs et Platon, moment capital qui verra la Grèce définitivement s'émanciper de l'Égypte antique. Elle expose également les fondamentaux et les prérequis pour l'Ex-pli-cation du Souvenir. La seconde partie se centre sur la pensée de la Mémoire chez Saint Augustin et met l'accent sur son embarras entre la Mémoire et le Souvenir, sans qu'il puisse décider laquelle des deux fonctions est la structure déterminante ni non plus laquelle est à l'origine de l'autre. Cette articulation ne traite que de sa phénoménologie et de sa conception de la Mémoire telles qu'exposées dans *Les Confessions*. Et elle étaye les *Prolégomènes*.

Ainsi les deux parties forment-elles un tout porté par ce que Hegel a appelé la *recollecion du souvenir*, et ce en vue du retournement de l'effacement du Souvenir qui recueille et collectionne les matériaux que la fulgurante histoire de l'étant et celle de l'Être tiennent écarté. Seul ce retournement laisse entrevoir ce qui, depuis toujours, dans l'attente, (se) sous-vient et dans ce sous-venir nous oriente résolument vers l'essence de l'homme.

Cet ouvrage aura atteint son but, s'il parvenait à ouvrir ce chemin vers le Souvenir, en le laissant se projeter comme le fondement occulté d'un monde à venir.